

Revenu de sa reconnaissance, il ne trouva plus son régiment de tête, les dragons de Meinecke, qui sur une décharge du canon autrichien avaient fait demi-tour, fut blessé et eut quelque peine à se tirer des mains de l'ennemi. Une tentative du même genre confiée à Puttkammer, avec ses hussards, n'eut pas une issue plus favorable et coûta la vie au général.

C'était du reste aux abords du Spitzberg qu'allait se trancher le sort d'une action qui, victorieuse au début pour les Prussiens, était devenue fort douteuse à cette heure. La dernière brigade de l'aile gauche, celle du général Rebentisch, la suprême réserve de l'armée royale, venait d'entrer en ligne; elle eut d'abord quelque succès; le régiment de Wied s'avança en bon ordre à l'assaut du Spitzberg, mais bientôt il tomba à son tour sous le feu de cette forteresse naturelle; les hommes s'arrêtèrent, les rangs se mêlèrent. A ce spectacle, le premier régiment de grenadiers russes et les Autrichiens de Laudon ne purent se contenir, sautèrent par-dessus le parapet, et se précipitèrent la baïonnette en avant et le sabre au poing sur les Prussiens. Mal leur en prit, car ils furent ramenés avec perte par la cavalerie. C'est probablement à ce moment que se place l'incident relaté par Gœtzen : ce dernier, voyant l'occasion propice, va droit au colonel Massow, commandant un régiment de cuirassiers, lui indique l'ennemi en désordre, et lui intime au nom du Roi l'ordre de charger. L'autre hésite, ne veut pas lancer un ou deux escadrons isolés, attend que son régiment tout entier ait franchi le défilé des étangs, donne ainsi à l'ennemi le temps de rentrer dans ses retranchements, finit par charger avec son monde au complet, se comporte avec beaucoup de bravoure, échoue comme ses camarades et laisse 200 hommes sur place.

Mais si, avec la brigade Rebentisch, les dernières réserves de Frédéric étaient épuisées, il n'en était pas de même